

Entre temps elle dévorait des milliers de romans français, rêvait, sur la froide terrasse de marbre, de l'Europe, qu'elle se représentait peuplée d'hommes supérieurs, délicats et cultivés ; et elle atteignait son dix-neuvième anniversaire, toujours brûlée de désirs et faisant penser à une chaudière surchauffée, désirs contenus malgré elle par la froide raison allemande qui la rendait exigeante et méfiante.

Le Roi du Riz la laissait libre, déversant sur celle qui était l'unique raison de son labeur toute la tendresse que sa jeunesse malheureuse avait accumulée en lui ; et il éclatait d'un rire heureux quand, s'accrochant à son cou, elle lui répétait qu'elle n'avait pas eu de chance, Dieu lui ayant donné comme père le seul homme pour lequel il eût valu la peine de quitter la maison familiale ; aussi, ne pensait-elle point à se laisser enlever de ce paradis.

Subitement tout devint calme autour de la blanche résidence ; on n'entendit plus le brun des files de voitures descendant vers le port ; les vieux habitués de la maison durent même faire demi-tour avec leur rikschâ devant la porte fermée du jardin ; le Roi du Riz ne recevait plus aucun convive, ne voulait plus voir personne depuis que sa fille unique, les armoiries et le pavillon de sa vie, s'était enfuie de la maison paternelle sans rien dire — exactement comme il avait fait lui-même jadis à son père.

Pour un vulgaire officier de marine, pour un fanfaron à qui il avait suffi, pendant que son navire était ancré au port, de se montrer aimable quatre fois de suite envers la stupide enfant elle avait effacé le souvenir de vingt ans d'idolâtrie ; elle avait laissé derrière elle un père et une mère désespérés, pour goûter le « bonheur » offert par un gueux, qui avait pris sur sa conscience d'égarer, dans le milieu timoré et froid, gouverné par l'orgueil et l'amour de l'argent, d'une famille d'officiers prussiens, une jeune fille aussi ignorante de la vie, aussi démesurément gâtée que la « Princesse du Riz ».

Kurt von Stürenburg criait de douleur quand il se représentait de quelle façon ces femmes de fonctionnaires ou de pasteurs, bornées et pleines de suffisance, allaient tourmenter Sybille, gâter les sentiments naturels de son enfant qu'il avait élevée et qui avait grandi en toute liberté. Il ricanait quand sa femme, désireuse de le consoler, tentait de lui faire croire que Sybille reviendrait. N'avait-elle point du sang des Stürenburg dans les veines ? Elle eût préféré la mort plutôt que de se montrer repentante et avouer qu'elle s'était trompée.

Sa vie était désormais dépourvue de toute joie, son labeur sans but ; il se bornait à faire parvenir semestriellement, par l'intermédiaire de son avoué à Singapour, un nombre respectable de banknotes à son enfant dénaturée ; il savait que l'argent dont disposerait sa fille ferait se courber les gens devant elle — bien qu'elle fût une demi-asiatique et qu'elle eût du sang de couleur dans les veines, et malgré son tempérament indiscipliné qui la rendait incapable de toute hypocrisie ou bassesse, qui lui faisait rejeter tout respect aveugle des titres, dignités, traditions et préjugés. Il savait qu'en répandant autour de soi, ainsi qu'elle y avait été habituée, les banknotes, les gens réprouvant sa prodigalité coupable se signeraient peut-être derrière elle, mais qu'à ce prix sa liberté demeurerait assurée. C'était tout ce qu'il pouvait faire à présent pour celle qui avait trouvé bon de chercher le bonheur dans le pays fui par son père.

Il laissa à sa femme la liberté de correspondre avec elle ; il lui permit encore de partir pour l'Europe, avec son secrétaire et une domestique indoue, lorsque Sybille annonça qu'elle allait bientôt donner le jour à un enfant. A la venue au monde de sa petite-fille, il déposa, au nom de celle-ci, dans une banque de Singapour, une somme de cent mille livres, mais n'envoya même pas un télégramme de congratulation. L'homme qui avait eu une puissance de volonté assez forte pour se créer une fortune immense, pour épouser, malgré toutes les conventions, la fille d'un coolie singhalais et même contraindre les fonctionnaires du gouvernement britannique à la respecter — cet homme, le Roi du Riz, ne savait plus ce qu'il voulait ; il tremblait à la pensée que la ténacité de la haine prussienne pour tout être qui vit indépendant et refuse de se soumettre, pourrait arriver, petit à petit, à broyer l'orgueil de sa fille — et pourtant il était incapable de réprimer en lui le souhait de voir un jour devant sa porte Sybille brisée et repentante. Les personnes ayant des affaires à traiter avec lui racontaient qu'il avait complètement blanchi et était devenu méfiant et hargneux, au point d'être prêt à plaider pour quelques shillings.

Le malheur devait bientôt l'accabler plus encore ; sa femme, qui ne pouvait vivre qu'à la température de serre particulière à son pays, ne résista pas à l'hiver européen ; elle mourut peu de jours après le baptême du petit-fils dont elle avait voulu attendre la naissance. Une lettre de Sybille racontait qu'elle avait contracté un rhume devenu mortel ; qu'elle était sans cesse sous une montagne de couvertures et, qu'auprès d'un feu ardent, elle était violacée de froid. Aussi longtemps qu'elle avait gardé connaissance, elle conjura sa fille et la domestique de transporter immédiatement le nouveau-né sous le soleil, de l'éloigner rapidement de ce pays froid comme la mort.

(A suivre.)

Andreas LATSKO (Traduction d'Alzir Hella).